

POET – Revue de presse



DEPUIS LE 14 DÉCEMBRE AU CINÉMA



CAHIERS DU CINÉMA . LE MONDE . POSITIF . PREMIERE .
LES INROCKS . TÉLÉRAMA . TRANSFUGE . L'HUMANITÉ .
L'OBS . LE CANARD ENCHAINÉ . TROIS COULEURS . LA VIE
. LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE . CRITIKAT . LES FICHES DU
CINÉMA . SLATE

- **Cahiers du cinéma – Critique (Mathieu Macheret)**

« Au milieu d'une tempête, un homme soutient des deux mains un arbre ployant sous le vent, en une vibrante allégorie de l'adversité. Ce qui s'ensuit ne sera qu'une façon d'étendre cette image à la condition du poète prêchant dans le désert, et l'occasion d'une variation mélancolique sur l'extinction à petit feu des muses dans un monde désespérément prosaïque. »

« Visant l'épure, la mise en scène s'appuie sur ces données élémentaires que sont le plan fixe, la variation d'axe et l'ellipse, s'autorisant tout au plus quelque panoramique et d'encore plus rares travellings – une économie morale du regard qui restitue fidèlement les êtres dans leur environnement, au contact du monde. Omirbayev n'impose pas un discours tout cuit, mais laisse les lieux parler pour lui. »

CAHIER CRITIQUE

payer rubis sur l'ongle quiconque chantera la gloire de son usine ou les louanges de ses ancêtres. Partout, la vocation est sommée de se vendre ou de se rendre. Survient toutefois une lueur d'espoir dans l'invitation faite à Didar de donner une lecture dans une petite municipalité lointaine. Il entreprend alors un long voyage en train-couchette sur lequel se recentre le récit – une virée aux confins du pays et de soi, révélatrice au sens apocalyptique (il prendra conscience de l'ampleur de la désaffection envers son art) mais aussi éclaircissant du terme. Ce n'est pas la première fois qu'Omirbaev prend pour objet la littérature, lui que l'on connaît pour avoir transposé plusieurs grands romans russes dans la réalité contemporaine du Kazakhstan : Tolstoï et *Anna Karénine* avec le splendide *Chonga* (2007), Dostoïevski et *Crime et châtiment* avec *L'Étudiant*. Dans *Poet*, la référence, plus réflexive, prend une forme explicite : celle d'un montage parallèle, mettant en regard le présent décevant de Didar avec des scènes historiques concernant la mort du poète du XIX^e siècle Makhambet Utemisov, rebelle qui eut la tête tranchée, comme le hasardeux processus d'accession à la postérité qui s'étendit ensuite sur plus d'un siècle. Ces décrochages renvoient au livre d'histoire que dévore le héros dès qu'il en a l'occasion et tiennent autant de la reconstitution que de la transposition fantasmatique, puisque, sous l'effet de sa lecture, Didar se projette lui-même dans la peau d'Utemisov (et imagine le patron d'usine dans celle du chef de horde venu le corrompre, puis l'exécuter). Le procédé dialectise une certaine persistance dans la position du poète à travers les âges, celle d'une absolue et irrémédiable solitude, qu'il soit persécuté ou simplement ignoré (les restes d'Utemisov seront longtemps remisés dans un garage de particulier). Dans l'insoumission originelle d'Utemisov se dessine le principal enjeu politique de la poésie : faire exister coûte que coûte une langue minoritaire face à toute forme d'impérialisme – ce qui réinscrit l'œuvre d'Omirbaev et sa réflexion sur le Kazakhstan, ancienne république soviétique, dans un dialogue doublé d'une tension avec l'écrasant voisin russe. Sauf qu'aujourd'hui l'impérialisme n'est plus de même nature, ainsi qu'en discutent les collègues de Didar au bureau, lors d'un colloque aussi drôle qu'accablant : c'est désormais l'extension sans frein d'un marché mondialisé et l'uniformisation

culturelle qui menacent d'extinction les langues minoritaires (« 96% des langues sont parlées par 3% de la population mondiale »), et donc l'existence même de la poésie. En bon disciple de Bresson, Omirbaev se choisit un héros très peu disert, quasiment muet, et nous donne accès au mouvement de son âme (doute, désarroi et consolidation) autrement qu'en ayant recours au dialogue. Souvent, Didar arrive dans un lieu (comme chez un concessionnaire, lorgnant une voiture qu'il ne peut s'offrir) et regarde, puis tourne la tête et voit autre chose, et de ces deux observations jaillit un rapprochement, une comparaison, un sens. Visant l'épure, la mise en scène s'appuie sur ces données élémentaires que sont le plan fixe, la variation d'axe et l'ellipse, s'autorisant tout au plus quelque panoramique et d'encore plus rares travellings – une économie morale du regard qui restitue fidèlement les êtres dans leur environnement, au contact du monde. Omirbaev n'impose pas un discours tout cuit, mais laisse les lieux parler pour lui : devant sa caméra, la métropole occidentalisée apparaît comme une grande accumulation de marchandises, un étalage de produits de consommation, un espace régi par les échanges commerciaux – et ce dès les plans du générique sur le flot continu des voitures dans les artères de la ville. Voilà le monde que Didar traverse et dans lequel il trouve si peu d'échos. Quelle place reste-t-il pour la beauté et sa contemplation, quel chant du monde peut encore avoir lieu dans un environnement entièrement saturé par le motif de la transaction ? Derrière la poésie, c'est également le cinéma qui est visé, du moins tel que le pratique Omirbaev, rigoureux, méditatif, à proportion humaine, car ce cinéma-là appartient désormais, lui aussi, aux « langues minoritaires ». *Poet* enregistre plus largement le basculement anthropologique à l'œuvre, qui voit se succéder, à l'ancienne civilisation de l'écrit, moribonde, une civilisation de l'image, où les écrans sont à ce point omniprésents dans l'espace public qu'ils semblent le dévorer de l'intérieur, coloniser le visible. Le cinéaste les débusque dans les moindres recoins – impossible par exemple de tourner dans le métro sans une enfilade d'écrans verts. Toute une série de plans est ainsi consacrée à filmer, ici un poste de télé, là ce smartphone qu'une mère confie dans le train à ses enfants trop bruyants, ou encore un magasin d'électro-ménager

aux murs tapissés de moniteurs. S'arrêtant longuement sur ces flux d'images, il les enferme en même temps dans un cadre de cinéma, et donc les prend dans le filet d'une certaine distanciation qui les rend radicalement étrangers, les restitue à leur artificialité, à leur aberration, celle d'un grand déversoir de signes chaotiques, babil analphabète et infographique qui s'impose à tous, comme l'air qu'on respire. À ce titre, l'image la plus forte de *Poet*, et qui concerne structurellement le cinéma d'après la pandémie, est celle de la salle vide dans laquelle débarque Didar au moment de sa récitation provinciale : « *Personne n'est venu* », lâche, morfondu, un employé municipal, dans un palais de la culture dont les proportions toutes soviétiques soulignent d'autant plus cruellement la désaffection ambiante (on y joue au ping-pong). *Personne ?* Si : une jeune fille se dresse, et c'est elle qui, dans tout son isolement, prend sur elle de réciter un de ses textes à l'hôte d'honneur désarçonné. Plutôt que de céder à l'acrimonie et de déplorer l'ignorance des temps, Omirbaev parie sur la persistance têtue et assumée du minoritaire. Une seule spectatrice est donc à même de racheter l'audience qui manque à sa place, elle vaut plus que la somme de tous les absents. Détail bouleversant : elle est bègue, la parole lui fait défaut (difficile de ne pas penser à l'actrice sourde-muette de *Drive My Car* de Ryusuke Hamaguchi, autre oracle d'un au-delà du langage courant), raison pour laquelle, on le devine, le chant du poète lui est indispensable. C'est ici du cœur de la carence que naît la relation la plus forte, car organique, à l'exercice de la beauté. Omirbaev ne saurait être plus clair : il n'est désormais plus temps de croire que « la beauté sauvera le monde », comme l'écrivait jadis son maître Dostoïevski, mais que du stigmaté viendra le salut. ■

POET (AKYN)

Kazakhstan, 2021

Réalisation, scénario Darezhan Omirbaev

Image Boris Treshov

Montage Gulysim Kochamberdieva

Son Alexander Vlaznev

Costumes Aliya Inasheva

Interprétation Yerlos Kanayev, Gulnira Nhasanova,

Klara Kabylgazina

Production Kazakhfilms

Distribution Altama films

Durée 1h45

Sortie 14 décembre

CAHIER CRITIQUE

L'art de trouver des solutions

Entretien avec Darezhan Omirbaev

Poète convoque la figure de Makhambet Utomisov, un poète du XIX^e siècle.

Quelle est son importance pour vous ?

Les Kazakhs sont historiquement un peuple de nomades. À l'époque de Gengis Khan, ils étaient le peuple le plus puissant. Malheureusement pour nous, et heureusement pour vous, la civilisation nomade a perdu la bataille avec le modèle européen sédentaire. Quand de nouvelles règles de vie sont venues de Russie, la population s'y est opposée. Makhambet a participé à cette révolte auprès d'Isatay Taymanov. Lors de l'affrontement entre les nomades et l'armée qui venait de Russie, les nomades ont perdu car ils n'avaient pas d'armes à feu. La civilisation technique et technologique a fait son travail. Après la mort d'Isatay, Makhambet s'est retrouvé en exil pendant très longtemps. Malgré tout, sa poésie restait vivace parmi la population. Pour cette raison, il était dangereux de le laisser en vie et sa tête a été mise à prix. Comme on le voit dans le film, on l'a retrouvé et assassiné.

On ne l'a jamais oublié et sa poésie est toujours d'actualité. Il faut bien comprendre qu'il s'agissait d'une poésie orale. Les Kazakhs ont un proverbe : de tous les arts, le plus important est celui de la parole. Les Kazakhs ne s'intéressent pas beaucoup à la peinture, à la sculpture ou au cinéma, ce n'est pas profondément enraciné dans leur culture. C'est la même chose pour l'architecture, si l'on exclut l'invention géniale de la yourte ! Par contre, ils sont imprégnés de musique et de poésie. C'est probablement pour cela que j'ai choisi de faire un film sur un poète, et aussi parce qu'actuellement l'art de la parole commence à disparaître. Quand la grande poétesse russe Anna Akhmatova est venue à Paris à la fin du XIX^e siècle, elle a dit : « *La peinture française a tué l'écriture.* » Actuellement, ce processus est à l'œuvre partout et pour tout le monde, sauf que ce n'est plus la peinture qui tue l'écriture, mais les écrans.

Les écrivains gagnaient bien leur vie en Union soviétique ; actuellement, ils sont mal en point.

Le cinéma peut-il prolonger cette culture verbale ?

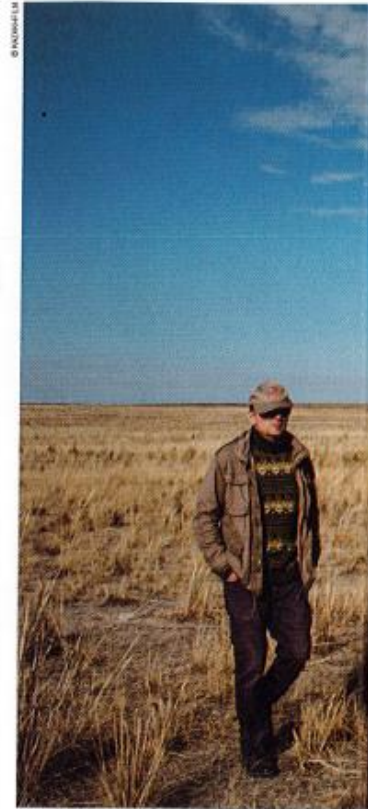
Il peut la mettre en évidence. Dans mon film, je pose le problème de la disparition des langues et surtout des petites langues. Ce processus est très présent dans la science. J'ai lu récemment qu'aux Pays-Bas, pour un article écrit en néerlandais, il y en a quarante en anglais. Utiliser deux ou trois langues, ça ne peut pas durer très longtemps, ce n'est pas économique. Les langues diverses sont nécessaires pour les artistes, mais pas pour le commun des mortels. Il faut quelque chose de bref et de simple. La langue kazakhe est très riche ; si on en traduit deux pages en russe, ça donne une page et demi, et si on les traduit en anglais, une page. Hélas, à notre époque, c'est ce qui est le plus simple et pratique qui l'emporte. Je pense que c'est aussi lié à la civilisation informatique. C'est la fin des petites langues comme la fin des petits États. On va se retrouver avec une seule langue, mais, même cette langue, on va la perdre, parce que les gens communiquent de moins en moins.

Vous avez délibérément choisi de jouer le rôle du journaliste qui évoque cette question dans le film ?

Non, c'est un hasard : la personne qui devait jouer ce rôle a trop bu parce qu'elle avait le trac, mais nous n'avons pas pu annuler la journée de tournage pour autant, alors je l'ai remplacée. Finalement, ça a du sens !

Une des belles idées du film est le fait que Didar, le poète protagoniste, et Makhambet soient interprétés par le même acteur. C'est comme si la lecture avait un effet physique sur le personnage. Il est transporté dans une autre époque.

C'est aussi parce qu'ils font le même métier. D'ailleurs, l'acteur qui joue le



rôle a fait des études de philosophie, il chante et écrit aussi des poèmes. Je devais initialement travailler avec quelqu'un d'autre pour ce rôle, mais on voyait dans ses yeux qu'il était russophone. Puis tout a été bouleversé par la pandémie. En effectuant des recherches sur internet, j'ai trouvé une vidéo d'un quartet, et un des musiciens m'a plu. On voyait dans sa façon d'être que sa langue était le kazakh, qu'il pensait en kazakh. Il vient du sud du pays. J'ai trouvé qu'il convenait davantage pour ce rôle que le premier acteur envisagé.

Son corps se confronte au monde matériel dans lequel il vit et exprime un questionnement par rapport à l'argent. Il y a la scène amusante où il se rend chez un concessionnaire automobile et joue avec les boutons de la voiture.

Je pense qu'on connaît tous cette situation : si on se retrouve dans la maison

• Cahiers du Cinéma – Entretien (Olivia Cooper-Hadjian)

CAHIER CRITIQUE



Sur le tournage de *Poet*, de gauche à droite : le directeur de la photo Boris Troshov, l'acteur Serik Salkynbayev et Darezhan Omirbaiev.

d'un milliardaire, on se comporte autrement. La richesse et la pauvreté agissent sur les gens. S'il acceptait la commande, il pourrait peut-être acheter cette voiture. C'est une réalité pour les écrivains kazakhs, qui ne peuvent gagner suffisamment d'argent avec leurs propres écrits. Les riches cherchent des personnes qualifiées pour écrire leur histoire et beaucoup acceptent cette humiliation pour gagner leur vie.

Vous avez une façon toujours aussi particulière de raconter, très épurée, qui passe beaucoup par des détails qui deviennent saillants. On remarque ainsi dans le film deux animaux, une tortue et un chat.

J'ai vécu en province jusqu'à mes 17 ans et j'allais souvent dans la steppe chez mon grand-père. La tortue fait partie intégrante de ces paysages de mon enfance. Nous avons fait environ dix prises pour

réussir le plan. La présence du chat est un heureux hasard. On dit qu'il y a deux types d'animaux qu'on ne peut pas dresser : les poissons et les chats.

Le film se termine par un plan sur un enfant et sa mère dans un train. Pourquoi cette fin ?

Ce garçon est mon petit-fils, mais l'inspiration de cette scène vient de Saint-Exupéry, plus précisément du récit d'un voyage en train en classe économique avec des Polonais chassés de France. Parmi cette foule d'hommes misérables et crasseux, il aperçoit un très beau garçon, et se dit qu'un nouveau Mozart est né. C'est grâce à lui que j'ai imaginé cette scène. Elle donne l'espoir qu'après cet écrivain d'autres écriront encore, car l'être humain doit faire de l'art, il doit créer. Selon moi, l'art, ce n'est pas seulement l'écriture, le cinéma, la musique. L'art, globalement et profondément, c'est

trouver des solutions à nos problèmes. Face à certaines difficultés, on a l'impression d'avoir tout essayé, aucune méthode n'a fonctionné, et alors un génie arrive, propose quelque chose de nouveau. C'est ce que j'appelle une approche artistique. Comme on aura toujours des problèmes à résoudre, il y aura toujours de l'art. Peu importe si le problème est scientifique, esthétique ou purement quotidien.

L'art serait alors foncièrement actif, contrairement à une attitude passive devant les écrans.

C'est exactement pour ça que je place les haikus au-dessus de tous les autres styles de poésie : ils laissent une part de création au lecteur, qui s'élève alors au niveau de l'auteur.

*Entretien réalisé par
Olivia Cooper-Hadjian à Paris,
le 4 novembre.*

• **Le Monde – Critique (Jacques Mandelbaum)**

« *Un rapport écologique au réel mettant ses moyens en rapport avec son propos, une mémoire du monde, un humanisme en actes, un film qui nous enseigne les vertus de l'esprit* »



Le Monde
MERCREDI 14 DÉCEMBRE 2022

Un poète en voie de disparition face à la marche du monde

Le cinéaste kazakh Darezhan Omirbayev raconte la résistance contre l'uniformisation

POET
■■■■

Tiens, un film kazakh! Dont le personnage principal, comme si cela ne suffisait pas, est un poète. Et le jour même où sort *Avatar. La voie de l'eau*, de James Cameron, qui, sous le couvert de sauver le monde, s'apprête à le submerger. Voilà qui pourrait faire sourire le réalisateur, Darezhan Omirbayev, chef de file d'une Nouvelle Vague kazakhe qui émergea dans les années 1990, et dont on attend encore, planche au pied, qu'elle déferle. Omirbayev lui-même n'aura réalisé que cinq longs-métrages en trente ans. Mathématicien de formation, fin lettré, disciple de Robert Bresson, cet homme admirable distille dans son œuvre une animosité foncière envers la dérive néolibérale des sociétés postsoviétiques, plus sourdement abrasive pour l'intégrité nationale que la schlague stalinienne. Une prise à partie dont la délicatesse, l'élégance, l'humour discret, la mélancolique lucidité enchantent.

Le plus troublant est que *Poet* et *Avatar* racontent a priori la même

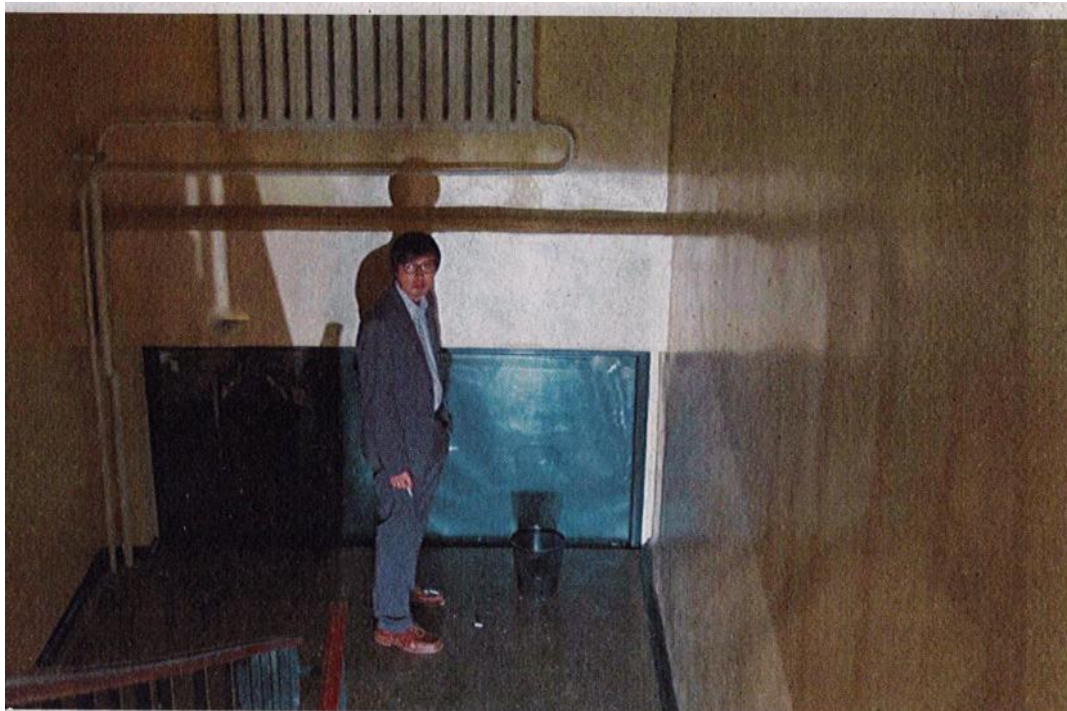
histoire: celle de la nécessité d'une résistance à l'avidité et à l'hubris humaines. Leur différence, c'est que *Poet* tend à être tout ce qu'*Avatar*, par sa nature même, ne saurait être: un rapport écologique au réel mettant ses moyens en rapport avec son propos, une mémoire du monde, un humanisme en actes, un film qui nous enseigne les vertus de l'esprit. L'action s'y déroule sur deux plans mis en parallèle. Ici et maintenant, le destin de Didar, trench-coat mastic et mocassins élimés, poète désargenté, père de famille, journaliste par nécessité. Et, voici deux siècles, celui de Makhambet Utemisov (1804-1846), grande figure de la littérature kazakhe et compagnon du héros nationaliste Isatay Taymanov (1791-1838), qui, en 1836, se révolte à la fois contre le pouvoir impérialiste russe et celui de ses affidés autochtones.

Double solitude

Le premier traîne son spleen, revoit un disciple qui s'est converti au business, échange avec des collègues des vues sombres sur la disparition de la poésie, reçoit sans joie l'offre

Didar (Yerdos Kanayev).
ALFAMA FILMS

d'embauche d'un magnat qui lui propose de mettre en forme son autobiographie, se déplace en province pour y rencontrer un public clairsemé, vaque dans les temples de la consommation où il ne peut à peu près rien se payer. Le second combat l'impérialisme, écrit des poèmes incendiaires, se cache dans une yourte en pleine steppe avec sa famille, en est brutalement sorti par les soldats du Khan, se fait trancher net la tête en place publique, avant que son mausolée perdu au milieu de nulle part ne semble, lui aussi, à peu près oublié de tous. Qu'on nous pardonne ce dévoilement: c'est qu'ici l'intrigue est pauvre, et infiniment plus riche le dispositif. Car les acteurs des personnages de notre époque sont les mêmes que ceux qui incarnent leurs ancêtres du XIX^e siècle, à commencer par



Yerdos Kanayev, qui incarne à la fois Didar et Makhambet.

Le film raconte l'histoire de leur double solitude, de leur conscience d'être de si peu de poids devant l'effacement de leur culture, laminée par la langue des empires et par la folie furieuse du consumérisme. En eux se reconnaît, assurément, le cinéaste Omirbayev, qui parle une langue cinématographique en laquelle plus personne ne semble se retrouver. Le film dépasse à ce titre la question du Kazakhstan ou de l'Asie centrale. Il concerne l'humanité entière, menacée par l'uniformisation du monde, sa réduction à une forme toujours plus simple. Ce qui vaut pour les espèces vaut aussi pour les langues : 96 % des langues parlées dans le monde le sont par 3 % de la population, apprend-on ainsi

Les acteurs des personnages actuels sont les mêmes que ceux qui incarnent leurs ancêtres du XIX^e siècle

dans ce film. Considérable appauvrissement de la pensée et de la diversité du vivant.

Le plus beau moment est celui où Didar, qui doit y lire et y parler de sa poésie, pénètre dans la gigantesque salle des fêtes d'une ville de province entièrement vide, à l'exception d'une jeune fille sage, qui, visiblement, connaît son œuvre sur le bout de ses doigts et la lui lit à la perfection

par reconnaissance, alors même qu'elle est, autrement, affectée par un bégaiement. L'effet est à la fois drôle et sublime. Comme si cette jeune fille n'attendait que cette poésie pour retrouver son intégrité, comme si son existence à elle, en retour, sauvait la poésie tout entière, et avec elle, peut-être, l'humanité.

Lorsque les premiers décomptes des entrées en salle tomberont, mercredi 14 décembre, que les foules d'*Avatar* éclipsent les éclopés de *Poet* et qu'on célébrera *urbi et orbi* la résurrection du cinéma, ce serait bien, si possible, d'avoir une pensée pour cette jeune fille. ■

JACQUES MANDELBAUM

.....
Film kazakh de Darezhan Omirbayev. Avec Yerdos Kanayev, Gulmira Khasanova, Klara Kabylgazina (1 h 45).

• **Le Monde – Entretien (Mathieu Macheret)**

« L'art du cinéma est peu à peu délaissé et s'estompe lentement »

Darezhan Omirbayev établit un parallèle entre la situation de son personnage de poète voué à la désaffection du public et la sienne

ENTRETIEN

Jean-Luc Godard l'appelait le « Bresson kazakh ». Darezhan Omirbayev, 64 ans, est un cinéaste rare, l'auteur en trente ans d'une dizaine de films. Il se forme au VGIK, la prestigieuse école de cinéma de Moscou, puis se fait remarquer avec un premier long-métrage, *Kairat* (1992), qui repart de Locarno avec le Léopard d'argent. L'homme est à l'image de ses films : peu disert, soupesant le moindre mot, dispensant une vision mélancolique du monde et de son métier. Après avoir transposé Tolstoï (*Chouga*, d'après *Anna Karénine*, en 2007) et Dostoïevski (*L'Étudiant*, d'après *Crime et Châtiment*, en 2012) dans le Kazakhstan contemporain, il revient avec *Poet*, un film d'apparence plus modeste – quelques jours dans la vie d'un poète – qui n'en soulève pas moins une question essentielle : à quoi peut bien servir encore la poésie dans notre monde désespérément prosaïque, acquis au culte de la marchandise ?

D'où vous est venue l'idée de ce film sur la disparition de la poésie ?

L'idée vient d'un court récit d'Hermann Hesse, *Autorenabend* (*Soirée d'auteur*). Il y racontait sa propre expérience d'écrivain invité dans une petite ville de province pour donner une lecture publique à laquelle personne n'est venu. Ce problème de rencontre avec le public a toujours existé, c'est juste qu'il se pose aujourd'hui en des termes encore plus aigus. J'aurais tout aussi bien pu prendre comme personnage un musicien ou un réalisateur, mais j'ai choisi un poète, kazakhophone de surcroît. Car la désaffection pour la littérature est

corrélée au fait que les « petites langues », dans le monde, sont battues en brèche et qu'il en disparaît chaque jour de plus en plus.

L'image la plus forte du film est, en effet, la salle vide qui attend le jeune poète comme une déconvenue. Ne cristallise-t-elle pas plus largement la situation du cinéma d'auteur ?

Le cinéma en tant qu'industrie se porte actuellement très bien et trouve dans la multiplication des écrans de nouveaux débouchés. Mais c'est l'art du cinéma, le « cinématographe », comme l'appelait Robert Bresson, qui est peu à peu délaissé et s'estompe lentement. On tourne aujourd'hui dans le monde beaucoup de très bons films, mais très peu relèvent du cinématographe.

L'un des paradoxes de Didar, le poète, est de persister à écrire dans un monde où la communication se fait surtout par les images. Pourquoi, en tant que cinéaste, accorder autant d'attention à ces écrans, que vous filmez parfois longuement ?

Simplement parce qu'ils sont omniprésents dans notre quotidien. Tous ces petits gadgets, ce sont les premiers signes de notre époque, avant même les automobiles. Et si l'on s'intéresse à ce que les gens regardent sur ces gadgets, le film accède alors à un autre niveau, comme s'il se branchait sur l'inconscient de la société. C'est pour cela que je réserve certaines plages aux rêves du protagoniste, qui ouvrent sur le mystère de la création comme sur cette zone vagabonde de l'esprit où se forment les images poétiques.

Didar lit un livre sur le grand poète kazakh Makhambet

Utemisov, dont vous reconstituez les derniers instants, avant son exécution en 1846. Pourquoi ce recours au registre historique ?

C'est une figure fondatrice de la littérature kazakhe, un rebelle qui avait soulevé une armée contre la classe dirigeante. Son assassinat, la tête tranchée, est une scène cruciale dans l'histoire du Kazakhstan, un événement mythique comparable à la mort de Jeanne d'Arc au bûcher. Il représentait la tradition orale : une forme originelle de poésie chantée, accompagnée à l'instrument, qui débordait sur l'art lyrique.

Quelle est la réalité d'un cinéaste confirmé comme vous aujourd'hui au Kazakhstan ? Comment trouvez-vous les moyens de tourner ?

Comme je vous le disais, il y a deux sortes de cinéma : un qui se finance et se fait facilement, et un autre, le mien, qui demande plus de temps, pose plus de difficultés. Du reste, le cinéma se meurt, c'est évident. Une des raisons est qu'on ne travaille pas assez avec les jeunes spectateurs, on ne les initie pas assez tôt aux gammes du cinéma. C'est comme vouloir apprendre les mathématiques sans en passer par l'arithmétique, ou la littérature sans l'alphabet. Cette situation absurde persiste pour le cinéma, qui, même après un siècle d'existence, peine à être perçu comme un art à part entière. Or, pour moi, le cinéma est cet art synthétique qui contient tous les autres, à la fois la littérature, la musique et la peinture. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
MATHIEU MACHERET

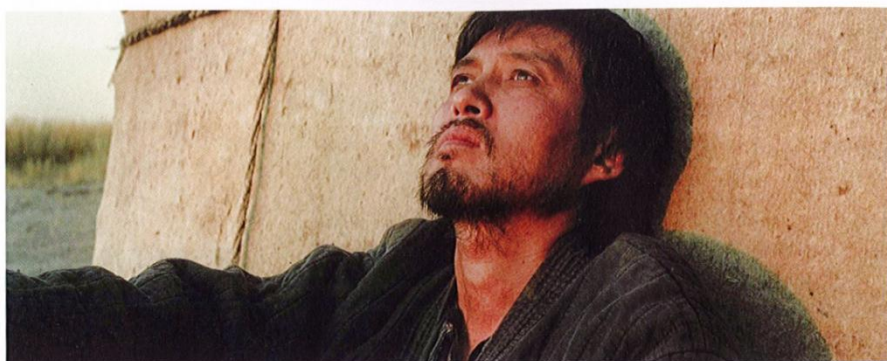
Traduit du russe par
Alua Kussainova

• **L’OBS (Xavier Leherpeur)**

A une époque où la culture est sacrifiée sur l’autel d’une gentrification mondialisée, un jeune poète découvre l’œuvre d’un de ses confrères du XIXe siècle et trouve dans le destin censuré de ce dernier un écho à sa condition. L’auteur de « Tueur à gages » perpétue la veine contemplative, abstraite et surréaliste de son cinéma. Si sa fable est parfois cruelle, c’est qu’elle renvoie au monde moderne et à son culte de la technologie. Plastiquement réussi, ce « Poète » ne souffre que d’un excès : celui d’être plus théorique que poétique.

• **Positif (Eugénie Zvonkine)**

les films



Poet de Darejan Omirbaev

Et pourtant, il écrit
Eugénie Zvonkine

Sortie le 14 décembre

Alyn

Kazakhstan (2021) 1 h 45. Réal. et scén. : Darejan Omirbaev. Dir. photo. : Boris Troshchev. Déc. : Alexander Rorokin. Cost. : Aliya Imasheva. Son : Alexander Vlaznev. Mont. : Gulyaim Kozhamberdiyeva. Prod. : Yuliya Kim, Yerzhan Akhmetov. Cies de prod. : Kazakhfilm. Dist. fr. : Alfama Films.

Int. : Yerdos Kanayev (*Didar, le poète*), Gulmira Khasanova (*Zere*), Klara Kabylgazina (*la mère du poète*). Voir n° 734, p. 39 Berlin 2022.



SOBREMENT INTITULÉ *Poet*, le nouveau film de Darejan Omirbaev a, comme les précédents, la limpidité d’une démonstration mathématique. De nos jours, Didar, poète au Kazakhstan, mène des conversations désabusées avec ses collègues et son épouse sur le fait que les gens ne lisent plus et que tout porte à se demander s’il « ne vaut pas mieux être un restaurateur qu’un poète inutile ». Il voyage – en métro, en train, en voiture – pour se rendre à des rencontres poétiques en province ou pour se voir proposer un travail rémunérateur sans intérêt. Au cours de ces voyages, il lit. Sa lecture nous transporte d’abord en 1846, sur les traces de Makhambet Utemissov, un grand poète assassiné après s’être rebellé contre le Khan Zhangir et l’armée tsariste russe. Didar est sans cesse tiraillé entre le passé, ses couleurs chaudes et sa violence, et le monde contemporain aux couleurs froides et aux séductions futiles. Les objets et l’architecture y dominent, enferment, surcadrent les rares silhouettes. Omirbaev sait, comme nul autre, poser sa caméra en face des écrans démultipliés et laisser le spectateur dans une immobilité placide face au flux d’images publicitaires. Ainsi, lorsque le poète erre dans un grand magasin désert, le défilement d’images au glacis insoutenable nous assaille dans un brouhaha oppressant. Didar tentera d’ailleurs de mettre son grain de sel dans cette machine bien huilée, provoquant désordre et affolement dans le magasin. Le film se déroule dans des temporalités parallèles : d’un côté, le jour présent et les hésitations du jeune poète sur le sens à donner à son œuvre et à sa vie ; de l’autre, des retours en arrière où, après l’assassinat de Makhambet, nous suivons le long chemin jusqu’à une pleine reconnaissance de son importance pour la culture kazakhe.

La caméra d’Omirbaev est, comme à l’accoutumée, tout en retenue – cadres fixes, volontiers larges, laissant le spectateur face à la solitude des protagonistes. Des rêveries y font pourtant irruption. Ces moments incongrus, que ce soit la femme nue allongée sur un bureau ou le cuisinier du restaurant « Poésie » qui déclame soudain des vers, sont autant de respirations qui nous font expérimenter et par là même croire à une vitalité de l’imaginaire dans un monde terriblement appauvri. Face au désespoir qui domine souvent dans ses films, Omirbaev nous offre ici des éclaircies. Alors que Didar était venu lire ses poèmes dans une salle de province, une bégue, amatrice de sa poésie, se propose de lui réciter un de ses poèmes. Son bégaiement cesse soudain et sa voix se rapproche de notre oreille, abolissant la distance entre eux, mais aussi entre eux et nous. La fin de *Poet* n’est pas sans rappeler celle d’*Andrei Roublev*, quoique les deux films soient très différents. Dans les deux cas, la réponse donnée à la question fondamentale de la raison d’être de l’art dans un monde décevant vient à travers une double proposition. Chez Tarkovski, après les longs plans explorant la peau des icônes de Roublev, le dernier plan nous ramenait au monde vivant dans son irremplaçable beauté et sa complexité, avec des chevaux sous la pluie. Chez Omirbaev, ce sont des mots du poète – enfin gravés dans du marbre – et une bâtisse dont la blanche élégance s’élève dans la steppe qui semblent montrer un aboutissement du chemin. Le film ne s’arrête pas sur ce monument. Le dernier plan est une image de la vie – de son mystère et de sa plénitude. Envers et contre tout. ■

Le spectateur face à la solitude des protagonistes (Yerdos Kanayev)

- **Première (Estelle Aubin)**

« *Poet prend parti certes (pour la poésie). Mais plutôt que de railler prétentieusement les smartphones et les centres commerciaux apathiques, il regarde le beau et le bon, sans cynisme* »

PREMIÈRE ★★☆☆☆

Deux questions imprègnent le nouveau film du kazakh Darezhan Omirbayev (dont on était sans nouvelles depuis *L'Étudiant* en 2014). Que peut la poésie dans l'ère de l'ultra consommation ? Et quelle place lui donner ? Certains prétendent que l'inutilité marchande des vers est un privilège absurde des nantis. D'autres (à commencer par le protagoniste, Didar, un sage employé d'un petit journal, fasciné par la prose de Makhambet Utemisov, un poète kazakh du XIX^{ème} siècle) lui vouent un culte, gratuit et noble. Par ses plans fixes contemplatifs et la lenteur de la mise en scène, le film (sélectionné à la Berlinale de 2022 dans la section *Forum*) échappe au didactisme. *Poet prend parti certes (pour la poésie). Mais plutôt que de railler prétentieusement les smartphones et les centres commerciaux apathiques, il regarde le beau et le bon, sans cynisme.*

Estelle Aubin

- **Les Inrocks (Jean-Baptiste Morain)**

« *Partagé entre désespoir profond et un humour très à froid [...] Omirbayev décrit un monde qui se délite, mais où les poètes, après bien des avaries, se voient finalement récompensés, vantés, glorifiés. Bien longtemps après leur mort...* »

Darezhan Omirbayev est de retour avec l'histoire d'un poète kazakh qui découvre l'histoire d'un célèbre poète kazakh persécuté au XIX^e siècle.

Voilà presque dix ans que Darezhan Omirbayev, qu'on avait présenté il y a trois décennies comme le chef de file de la nouvelle vague du cinéma kazakh, avait disparu, loin, à l'Est, alors qu'il réalisait un beau film tous les trois ans, puis tous les cinq ans depuis le début des années 1990. Des longs métrages qui lui valaient de remporter des prix dans les festivals, notamment à Locarno pour *Kaïrat* en 1992, au Festival des 3 Continents de Nantes (pour *Kaïrat*, *Kardiogramma*, *Chouga*), et à Cannes (Prix Un certain regard en 1998 pour *Tueurs à gages*). C'est la première bonne nouvelle : Omirbayev est de retour !

La découverte de *Poet* sonne donc comme des retrouvailles joyeuses avec un cinéma dont on reconnaît l'influence première : le style à la Bresson, où l'insert (notamment sur les mains) fait partie intégrante de la grammaire d'Omirebayev. *Poet* raconte ce que son nom indique : l'histoire d'un poète au Kazakhstan. Didar, comme tout poète dans tout pays de notre époque, ne peut vivre de sa plume et travaille dans un petit journal. Surtout, les langues disparaissent presque aussi vite que les espèces animales de la surface de la planète, et l'espérance de survie du kazakh lui semble, à lui et ses collègues, assez courte... Comme partout ailleurs, adultes et enfants vivent désormais devant des écrans.

Didar retrouve du poil de la bête en relisant l'histoire d'un poète du XIXe siècle, Makhambet Utemisov, assassiné par le pouvoir de l'époque, qu'il aimait contester dans certains de ses poèmes et qu'il avait aussi combattu avec les armes. Il s'identifie à lui alors qu'il prend un train de nuit pour rejoindre une petite ville où il a été invité pour donner une lecture...

Omirbayev met en scène l'histoire de ce poète, comme celle des archéologues qui récoltèrent les restes de Makhambet Utemisov. Le monument qui fut dressé en son hommage ne le sera que bien plus tard au beau milieu de la steppe. Didar n'est-il pas lui aussi seul au milieu de la steppe à écrire une poésie qui n'intéresse personne dans une langue à moitié morte ?

Partagé entre désespoir profond et un humour très à froid (on pense parfois au Nanni Moretti de Sogni d'Oro), Omirbayev décrit un monde qui se délite, mais où les poètes, après bien des avanies, se voient finalement récompensés, vantés, glorifiés. Bien longtemps après leur mort...

- Téléràma (Jacques Morice)

CINÉMA

POET

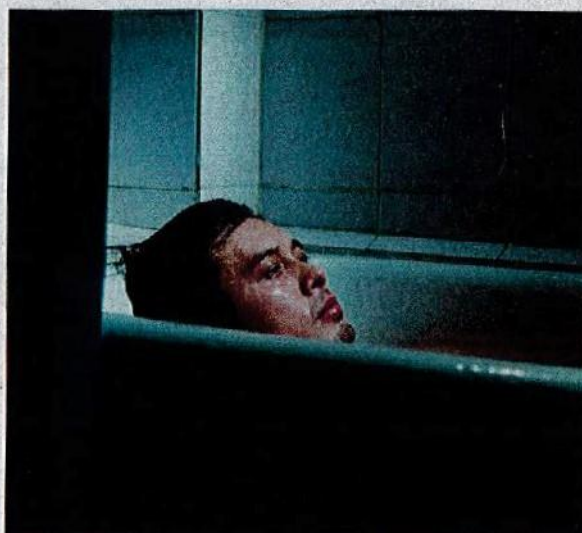
DAREZHAN OMIRBAYEV

Un poète kazakh sans le sou erre, en décalage avec le monde moderne. Un hymne loufoque à la création.



Depuis *L'Étudiant* (2012), adaptation minimaliste de *Crime et Châtiment*, on était sans nouvelles de Darezhan Omirbayev (*Kardiogramma*, *Tueurs à gages*), chef de file du cinéma kazakh. Treize ans sans tourner, c'est long. On imagine qu'il a mis pas mal de lui dans Didar, ce poète réservé qui écrit au lever du jour sur du papier, dans sa cuisine, pendant que les siens dorment encore. Moment rare, précieux, où sa vocation s'accomplit sereinement, dans un chant d'oiseaux. On ne peut pas dire, sinon, que le personnage soit comblé. Il semble perdu, tiraillé. Il doute, conscient qu'il se délecte trop de tristesse, qu'il n'est pas dans la vraie vie. Contemplatif, éternel décalé, il erre dans le monde moderne, les boutiques de luxe, appule sur les touches des appareils technologiques, comme un enfant fasciné. Tantôt envieux – il manque d'argent –, tantôt sceptique.

Ce décalage ne va pas sans ironie loufoque. Dans ces plans simples et dépouillés, au symbolisme épuré, il y a autant de Bresson que de Kaurismäki. Un soir, Dinar dîne avec sa femme dans un restaurant, ambiance chic et feutrée. Le lieu s'appelle Café Poésie et affiche sur ses murs des photos en grand format de poètes(ses) russes ou d'ailleurs – Marina Tsvetaïeva, Charles Baudelaire, Anna Akhmatova... Impression bizarre d'un mariage contre nature, surtout pour Didar, si peu matérialiste. Lui reste un idéaliste, prônant une conception pure et



Didar l'idéaliste (Yerdos Kanayev), perdu dans les flots du quotidien.

résistante de son art. À l'image de l'illustre Makhambet Utemisov, poète kazakh du XIX^e siècle, en lutte ouverte et courageuse contre les autorités. Et qui est ici réincarné, avec sa famille, vivant au fin fond de la steppe, pour échapper à la répression.

Le film fait plusieurs allers-retours surprenants entre ce monde ancien et aujourd'hui. En montrant comment, au fil des décennies, les restes et la mémoire d'Utemisov ont failli disparaître, avant d'être exhumés et conservés de manière rocambolesque. Qui sait si Didar, lui aussi, ne connaîtra pas la même gloire posthume ? Sa poésie reste pour l'instant très confidentielle. Lorsqu'il se rend dans une petite ville reculée de province pour une lecture, il constate une immense salle presque vide. Mais une jeune femme est là, qui connaît par cœur ses vers. Sa seule présence, tremblante, ardente, vaut alors tous les publics.

– Jacques Morice

| Kazakhstan (1h45) | Scénario : D. Omirbayev. Avec Yerdos Kanayev, Gulmira Khazanova, Klara Kabylgazina.

- **Transfuge (Séverine Danflous)**

« *La poésie seule demeure à tout jamais outil de subversion* »



POET

de Darezhan Omirbayev,
Alfama Films, avec Yerdos
Kanayev (Didar, le poète),
Gulmira Khasanova (Zere),
sortie le 14 décembre

De l'aveu même du cinéaste, le film *Poet* est né de la lecture d'une nouvelle de Herman Hesse, *Soirée d'auteur*, de son expérience d'artiste et de sa fascination pour le poète rebelle du XIX^e siècle Makhambet Utemisov. Sa mise en scène tisse ainsi la trajectoire d'un poète contemporain, Didar, avec celle du légendaire Makhambet, réfugié avec sa famille dans la steppe avant d'être sauvagement décapité par les autorités. Le parallèle renforce la lutte acharnée de Didar pour continuer à écrire en kazakh dans une société dominée par la mondialisation, l'extinction des langues rares et l'essor du tout technologique. Un monde où la poésie est devenue une marchandise comme une autre, un produit de consommation, décorum pour café branché avec force portraits de Maïakovski, Akhmatova, Baudelaire, Goethe ou Pouchkine ou lieu de pèlerinage avec mausolée. L'Ouest a gagné, et nomades et guerriers kazakhs n'ont pu préserver leur mode de vie. Mais pour le cinéaste, la poésie seule demeure à tout jamais outil de subversion.

SÉVERINE DANFLOUS

- **L'Humanité**

<https://www.humanite.fr/culture-et-savoirs/darezhan-omirbayev/le-pot-de-terre-poetique-contre-le-pot-de-fer-commercial-774627>

« Darezhan Omirbaev appartient à cette mouvance subtilement pince-sans-rire, qui regarde le monde sur un mode dubitatif, tout en mettant l'accent sur la beauté d'un geste et sur l'irréductible étrangeté du réel. Un cinéma rare, feutré et envoûtant »

- **L'OBS (Xavier Leherpeur)**

« Si sa fable est parfois cruelle, c'est qu'elle renvoie au monde moderne et à son culte de la technologie »

A une époque où la culture est sacrifiée sur l'autel d'une gentrification mondialisée, un jeune poète découvre l'œuvre d'un de ses confrères du XIXe siècle et trouve dans le destin censuré de ce dernier un écho à sa condition. L'auteur de « Tueur à gages » perpétue la veine contemplative, abstraite et surréaliste de son cinéma. Si sa fable est parfois cruelle, c'est qu'elle renvoie au monde moderne et à son culte de la technologie. Plastiquement réussi, ce « Poète » ne souffre que d'un excès : celui d'être plus théorique que poétique.

- **Le Canard Enchaîné (D.F.)**

« C'est à une réflexion sur la prose du monde ainsi qu'à partie une relecture de l'histoire qu'invite Omirbayev, énigmatique et pince-sans-rire »

Didar est un poète égaré dans le monde moderne. Un homme mutique, qui se réfugie dans la lecture d'un livre sur Makhambet, grand poète kazakh du XIX siècle qui mourut décapité dans la steppe... avant que ses os soient déterrés par le régime communiste.

Le cercle du poète disparu est bouclé ! Ce film de Darezhan Omirbayev peut déconcerter, avec son héros invité à donner une lecture devant une salle vide. Mais, derrière le jeu dépouillé et les séquences alternant présent et passé, c'est à une réflexion sur la prose du monde ainsi qu'à partie une relecture de l'histoire qu'invite Omirbayev, énigmatique et pince-sans-rire.

- **Trois couleurs (Corentin Lê)**

<https://www.troiscouleurs.fr/article/critique-poet>

« *La poésie n'est pas toujours affaire de nostalgie, et elle peut encore surgir à tous les coins de rue* »

Alors qu'il s'apprête à donner une lecture dans l'arrière-pays, un poète kazakh découvre l'histoire de l'un de ses prédécesseurs qui, au 19e siècle, a été exécuté pour avoir refusé de se plier à l'autorité. Un film précis et sensible, comme un poème savamment composé.

Didar, un poète kazakh, regarde par la fenêtre et, touché par la lumière du soleil, commence à écrire sur un carnet dans une cuisine relativement austère... Le début de *Poet* laisse peu de place au doute quant à la manière dont Darezhan Omirbayev, qui signe ici son sixième long-métrage, s'inscrit dans la filiation directe du cinéma de Robert Bresson, auquel il emprunte, comme Paul Schrader outre-Atlantique, sa figure d'écrivain solitaire et son regard alerte aux petites tragédies et épiphanies du quotidien.

En télescopant au montage passé et présent – Didar découvre dans un ouvrage la vie d'un célèbre poète kazakh, exécuté après avoir refusé une commande à la gloire du pouvoir au 19e siècle –, le film semble attiré par deux forces contradictoires : la dimension poétique et tragique d'un passé fantasmé et la froideur inhospitalière du monde contemporain, dans lequel se morfond Didar, auteur frustré et sans-le-sou.

Rigoureuse dans ses effets, la mise en scène s'attache dès lors à brouiller cette dichotomie de façade en révélant, par petites touches, ce qui reste encore de poétique dans les plis de la modernité. Histoire de nous rappeler que la poésie n'est pas toujours affaire de nostalgie, et qu'elle peut encore surgir à tous les coins de rue.

- **La Vie (F.T)**

<https://www.lavie.fr/ma-vie/culture/sorties-de-films-du-14-decembre-ernest-et-celestine-fievre-mediterraneenne-corsage-85620.php>

Son épouse et sa fille sont encore endormies, tout comme la ville, mais déjà Didar écrit, avant de rejoindre la rédaction d'un journal d'Almaty, au Kazakhstan. Didar est poète, mais vit dans un monde où les écrans ont chassé les livres. Et où des langues parlées par une poignée de locuteurs se meurent, évincées par l'anglais. Le constat n'a rien d'inédit, mais Darezhan Omirbayev, à la manière d'un poète, l'exprime avec des images qui font sens et nous touchent. Il dépeint Didar moins comme la victime que comme l'observateur discret, mais précieux, des mutations de nos sociétés.

Retraçant, parallèlement au destin de Didar, celui de Makhambet Utemisov, poète kazakh du XIXe siècle et qui paya de sa vie sa rébellion contre le pouvoir russe. À son tour, Didar est confronté à un dilemme : monnayer grassement son talent littéraire auprès d'un baron local en mal de biographie ou bien tracer en toute humilité et solitude sa route d'écrivain ? Il y a là peut-être une part d'autobiographie dans ce portrait de Didar, tant l'œuvre du cinéaste s'est écrite avec discrétion – sept films en trois décennies. Mais chacun est une pépite. Et *Poet* ne fait pas exception.

- Lire Magazine Littéraire

« Une ode à la liberté des mots qui inventent des imaginaires »

LE RETOUR

Darezhan Omirbaev

Après dix ans d'absence, le réalisateur kazakh signe un nouveau long-métrage, aussi singulier que ses autres films, *Poet*.

Darezhan Omirbaev est sans doute le réalisateur kazakh le plus connu. Le public français a pu le découvrir au début des années 1990 alors que son pays acquiert l'indépendance après la chute de l'Union soviétique.

Kardiogramma, son second long-métrage mais le premier à sortir en France, raconte le périple d'une mère et de son fils des steppes vers la capitale. Vient ensuite *Tueur à gages*, l'histoire d'un modeste chauffeur poussé à tuer un homme pour rembourser ses dettes à un mafieux. Ces deux films, le premier lié à son enfance, le second emblématique d'une société en mutation, éclairent le travail d'un cinéaste sobre, précis, sans fioritures, qui sait faire affleurer l'émotion ou la violence sans qu'on s'y attende. Avec *Chouga*, il réadapte *Anna Karénine* et avec *L'Étudiant*, il revisite *Crime et Châtiment*. Toujours épurés. Dix ans après son précédent film, il revient avec *Poet*, l'histoire d'un poète confronté à une société consumériste et au déluge des images. Une ode à la liberté des mots qui inventent des imaginaires. ■ E.L.

(En salles le 14 décembre)



- **Critikat (Josué Morel)**

<https://www.critikat.com/actualite-cine/critique/poet/>

« Omirbayev cherche ni plus ni moins qu'à figurer la dynamique de l'inspiration poétique, cette disposition à laisser la beauté frayer son chemin à travers la grisaille du monde et la recevoir pour en tirer ce petit rien, à la fois singulier et dérisoire, qu'est un poème »

La règle et l'exception

Poet, le nouveau film du rare Darezhan Omirbayev, s'ouvre sur sa plus belle scène. C'est le matin ; un rayon lumineux irradie soudainement une petite table sur laquelle se trouve une page blanche. La main de Didar (Yerdos Kanaev) la noircit alors de son stylo, avant que la caméra glisse jusqu'à son visage. D'abord la lumière, puis la main, et enfin le regard du poète – Didar tourne la tête vers sa fenêtre, pour contempler l'ordinaire de la ville. La forme est aussi minimale et précise que son horizon s'affirme ambitieux : en quelques plans, Omirbayev cherche ni plus ni moins qu'à figurer la dynamique de l'inspiration poétique, cette disposition à laisser la beauté frayer son chemin à travers la grisaille du monde et la recevoir pour en tirer ce petit rien, à la fois singulier et dérisoire, qu'est un poème. Le film déplie de fait, à travers les espaces et les époques, un monde où la poésie n'a plus lieu d'être, par un enchevêtrement de fragments du quotidien de Didar et de flashbacks gravitant autour de la dépouille de Makhambet Utemisov (joué lui aussi par Kanaev), poète kazakh exécuté au XIXe siècle pour rébellion.

Le dispositif n'est pas sans risques : en construisant systématiquement ses scènes autour d'une opposition de principe (pour faire vite, entre la poésie, anachronique, et le monde contemporain, peuplé d'écrans qui nous éloigneraient du beau), Omirbayev emprunte une voie dangereuse, qui menace jusqu'au bout de dévier sur une peinture allègrement réactionnaire de la vie moderne. Cet écueil, le cinéaste ne l'évite que par la finesse de sa mise en scène (si l'on excepte quelques scènes moins inspirées, dont un rêve semi-érotique), qui ne se contente pas d'enregistrer les petits interstices venant parasiter la marche d'une société fondée sur des logiques marchandes aliénantes, mais dont l'objet est surtout de traquer l'exception au sein de la règle. Comme son personnage, le film se révèle obstiné et ne dévie jamais de sa ligne : plus encore qu'un combat, la poésie y apparaît comme une entreprise de résistance, qui consiste aussi à déceler, à l'intérieur même de la machine capitaliste, la beauté nichée dans les éléments les plus triviaux. Ainsi d'une séquence où le personnage, le nez dans son livre, attend sur le quai d'une station de métro : si sa lecture dévoile un ailleurs radical (le premier flashback, qui nous propulse dans la steppe kazakhe encore virginale), la caméra d'Omirbayev se concentre aussi sur l'étrange grâce qui se dégage de l'ouverture d'une banale porte automatique. Telle est in fine la mission de la poésie : il lui revient la tâche, inlassable et ingrate, d'accueillir la lumière susceptible d'éclairer jusqu'aux recoins les plus imprévus.

- **Les Fiches du cinéma (GillesTourman)**

« *Darhezan Omirbayev nous offre, entre pamphlet et élégie, un sublime hommage à la poésie* »

« *Ce film éclairant et éclairé est un bonheur salutaire sur la quête du sens* »

« Les poètes naissent de nos rêves » dit Zere à son mari avant d'opposer sa sensibilité de poète au réalisme de son ami Max, devenu propriétaire d'un bar. Avec ce septième long, Darhezan Omirbayev nous offre, entre pamphlet et élégie, un sublime hommage à la poésie, en son sens « kabbalistique » du Verbe créant ce qu'il nomme. Car, nous rappelle-t-il, le poète est subversif par son écriture. À preuve, ce portrait de Baudelaire qui nous défie depuis son mur. Avec la lenteur pénétrante de son rythme, ses quatre couleurs principales allant des ocres au blanc via le vert et le bleu selon les lieux, ses dialogues parfois ironiques ou philosophiques, toujours politiques, le réalisateur construit un magnifique jeu de miroir contre-miroir où le mot qui édifie s'oppose à l'image qui divertit, la ville bruyante et verticale à la steppe silencieuse et horizontale, les tons chauds des intérieurs à celui clinique des institutions, la littérature au consumérisme, la langue, bannière culturelle, au globish mondialisé, la transmission à l'acculturation. L'humour y est pareillement à la fois triste, féroce et roboratif. Ainsi Saltanat, bègue comme Moïse, retrouvant son verbe pour réciter à Didar un poème de lui qui, l'homme de l'écrit engendrant le mot, sera quasi mutique du début à la fin. Sans oublier cet instant drolatique où il sort d'un magasin façon Hulot d'une salle d'attente dans *Playtime* (1967). Ni la scène où les ossements de Makhambet Utemisov finissent (momentanément) dans un garage telle l'Arche des Aventuriers de Spielberg (1981). On l'aura compris, ce film éclairant et éclairé est un bonheur salutaire sur la quête du sens.

- **Slate (Jean-Michel Frodon)**

« *Au cœur de cette ballade à travers le temps et les vilénies du monde contemporain se joue la recherche, la défense, la possible mort et la possible résurrection d'un trésor. Ce trésor c'est une langue, une culture, une manière d'habiter le monde et de le regarder* »

Excellent cinéaste poursuivant depuis trente ans, dans une injuste pénombre une œuvre considérable, le réalisateur kazakh revient dix ans après *L'Étudiant* (2012) avec une véritable merveille.

Poet est un grand cri de rage et de tristesse. Mais un cri modulé en récit apparemment paisible, porté par un humour aux franges de l'absurde, ultime planche de survie face aux déferlantes d'enlaidissement et d'abêtissement que le règne post-soviétique du marché a ajouté, et non pas substitué, à la pompe sinistre et à la corruption de la période précédente, celle de l'URSS.

Poète et employé d'une institution culturelle d'Almaty, Didar traverse les épisodes d'une existence soumise aux diktats de l'argent, de l'apparence et de l'égoïsme avec l'élégance faussement détachée d'un Monsieur Hulot des steppes. Mais Didar n'est pas l'unique héros de *Poet*. Il partage ce statut avec Makhambet, poète lui aussi, mais bien réel et tout à fait

mort. Mort décapité en 1846 pour s'être rebellé contre les puissants d'alors, à la botte, déjà, de l'occidentalisation. Sauf que, ironie de l'histoire, à l'époque ceux qui imposaient aux Kazakhs un mode d'existence occidentalisé étaient les Russes.

Avec un sens de la dérision qui se nourrit d'une lucidité d'entomologiste, Darezhan Omirbayev parsème le récit des aventures contemporaines de Didar d'épisodes concernant le sort de la dépouille de son collègue du XIXe siècle, comme autant de jalons hélas exemplaires de l'histoire de la région. Au cœur de cette ballade à travers le temps et les vilénies du monde contemporain se joue la recherche, la défense, la possible mort et la possible résurrection d'un trésor. Ce trésor c'est une langue, une culture, une manière d'habiter le monde et de le regarder.

Il s'agit de la culture et des modes de vie kazakhs, puisque le film est situé dans cette partie du monde, mais les tensions, les ombres, les menaces valent pour tout lieu, et des situations par ailleurs fort différentes. C'est la grande finesse du cinéma de l'auteur de *Tueur à gages* de savoir si bien ancrer ses récits dans un contexte local, pour en faire des fables sans frontières.

Parmi les multiples talents du cinéaste, il faut par exemple souligner celui-ci, aussi rare que discret, et pourtant d'une grande puissance: sa manière d'utiliser le gros plan, en particulier sur des personnes tout juste croisées par le héros, et qui souvent n'interagissent pas avec lui. Chacune, chacun, tel que Darezhan Omirbayev les filme, est immédiatement porteur d'un univers, d'une possibilité d'histoire, d'une promesse qu'il y a encore tant à comprendre et à écouter.

Il semblera incongru de comparer ces deux films que tout sépare, hormis leur date de sortie en France. Mais ce qu'une jeune fille seule dans un théâtre désert, un bébé endormi dans un train, une femme âgée au corps lourd en train de préparer du thé recèlent de possibilités d'existence et de récits est exactement l'antithèse de tout ce dont est fait une production comme *Avatar 2*, où tout et tous sont assignés, formatés, utilitaires, circonscrits. Corsetés, aurait dit Sissi.



poet